

Comment le journalier prit femme

Autor(en): **V.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 29

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199463>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

sieurs pour n'en pas être encombrée longtemps.

Et dire qu'ils ont tout envahi, les alpinistes. Qu'il n'est, pour ainsi dire, pas de montagne où l'on ne retrouve leurs traces, que rien ne les arrête, pas même les accidents dont quelques-uns sont victimes. C'est une invasion pire que le choléra des poules ou les hannetons : on n'en prévoit pas la fin.

PIERRE D'ANTAN.

Comment le journalier prit femme.

C'était, l'autre jour, sur la grand-route craquante de poussière, par 33° au-dessus de 0. Je cheminai seul, lorsque je fus rejoint par un paysan qui rentrait chez lui, les bras chargés d'emplettes faites à la ville. Et la conversation de s'engager sur la température suffocante.

« J'ai passé bien des années dans le midi de la France, j'ai vu l'Algérie et la Tunisie, me dit mon interlocuteur, mais jamais je n'ai eu aussi chaud qu'aujourd'hui. »

Et de fil en aiguille, le voilà qui se met à me raconter sa vie, comme si nous nous connaissions de vieille date. Il parlait bien, avec élégance même, et à l'écouter j'en oubliais et la poussière et la chaleur.

— J'avais dix-huit ans à peine, commençait-il, quand l'envie me prit de courir le vaste monde. Cinq napoléons, fruit de mes économies, garnissaient mon gousset. Je me figurais être riche comme Rothschild. Cinq napoléons, songez donc, quand on ne sait rien de l'existence et qu'on ne doute de rien, c'est une fortune fabuleuse ! De mon village perdu dans les forêts du Jorat, je descendis à Lausanne et retins, dans une petite auberge, un lit dans une chambre qui en contenait plusieurs. Au matin, quand je m'éveillai, mes camarades de la nuit avaient tous disparu et avec eux trois de mes napoléons.

— Ce début ne vous retint pas ?

— Nullement. Je jurai pendant quelques instants comme un muletier, — ça vous soulage de pouvoir jurer son saoul — et je me hâtai de secouer la poussière de mes gros souliers contre la porte de l'affreuse hôtellerie. Il me restait quarante francs. C'est tout ce qu'il me fallait pour aller à la conquête de l'univers. Le soir même, j'étais à Pontarlier. J'y vécus vingt-quatre heures en grand seigneur. Cela me coûta quatre écus ; mais je ne les regrette pas. J'eus du plaisir plus que pour mon argent.

Il me restait vingt francs. C'était encore trop pour songer à travailler. Je les dépensai jusqu'à mon dernier liard et ce n'est que lorsque je n'eus plus de quoi contenter mon estomac creux que j'offris mes bras à qui les voulait. Je parcourus la Franche-Comté et la Bourgogne, me louant comme journalier, acceptant toutes les besognes, toutes les besognes honnêtes, entendons-nous. J'étais, comme on dit, un trimardeur.

Après avoir roulé ma bosse pendant plusieurs années, j'échouai dans les environs de Lyon, où j'obtins, dans une carrière de pierres à bâtir, de l'occupation pour longtemps. On nous donnait quarante-cinq centimes à l'heure. Pour l'époque — je vous parle d'il y a vingt ans — c'était une fort belle paie. Ce me permit de me refaire une grenouille. Mais le mal fut qu'aussitôt en possession de quelques centaines de francs, la passion des voyages me reprit. Je voulus voir Marseille, Menton, Cannes et Nice. J'appris à connaître ce littoral comme ma poche, flânant quand j'en avais le moyen, trimant si le besoin m'y poussait.

Et, interrompant son récit : « Vous n'avez jamais cheminé à travers ces beaux pays de France ? »

Je confessai que ce bonheur-là ne m'était pas encore arrivé.

— En ce cas, reprit mon loquace compagnon, vous ne savez pas ce que c'est que de jouir : on est jeune, on est fort, on n'a pas froid aux yeux, on s'accommode de tout, c'est plus qu'il n'en faut pour être heureux comme un roi... avant l'invention des anarchistes.

Puis il continua ainsi : Les gens de chez nous ont du fond, ils sont hospitaliers, mais il leur manque souvent cette bonne humeur, cette grâce naturelle qui mettent tant de charme dans les relations, vous réchauffent tout de suite le cœur et vous font autant de bien qu'un morceau de pain. Combien de fois, me voyant passer sur les routes qui n'en finissent pas, des campagnards me héraient d'une ferme, me faisant asseoir à leur table et ne me demandant contre la pitance qu'ils m'offraient, que de leur dire quelque chose des pays que je traversais, de leur conter mes aventures. Bonnes gens, va ! Et les gros propriétaires, à qui je demandais de l'ouvrage, ne me rudoyaient pas : « Y a pas de quoi t'occuper, qu'ils me disaient, mais tu vas casser une croûte avant d'aller plus loin » ; et chez d'autres : « Tu connais le travail de la terre ! eh bien, c'est bon ; va boire un coup à la cuisine et suis le maître-valet aux champs. »

— Ne disiez-vous pas que vous avez poussé jusqu'en Afrique ?

— Oui, pour mon malheur... En voyant sur le port de Marseille les camarades qui s'embarquaient pour Alger ou pour plus loin encore, je voulus aussi tâter de ces pays-là. Ça de la couleur et c'est gai. Mais, tout civilisés qu'ils paraissent, les Arabes détestent cordialement les étrangers, ceux qu'ils appellent, non sans raison, les « voleurs de pays ». Et, quand ils sont sûrs de n'être pas découverts, ils vous envoient dans l'autre monde en moins de temps qu'ils n'en mettent à avaler une figue de Barbarie. Etant averti, je ne m'y frottais pas. Mais le régime de là-bas ne me convint pas ; j'attrapai les fièvres, le typhus et toutes les maladies du monde.

On me réexpédia en Europe. Je fis vingt-trois mois d'hôpital, à Lyon et à Lausanne. Il me semblait que je ne m'en relèverais pas. Comme bien vous pensez, je broyais du noir. Et ce qui m'attristait le plus, c'était de n'avoir aucun parent, aucun ami — il y avait tant d'années que l'on ne m'avait revu dans le canton ! — personne qui vint me reconforter de temps à autre. Dans la salle de l'hôpital cantonal, tout le monde, sauf moi, recevait, deux ou trois fois par semaine, des visites, et c'étaient des mots tendres, des « au revoir », des baisers qui me fendaient l'âme, non que je fusse jaloux, mais parce que je me disais que la centième partie de ces affections suffirait à mon bonheur. Alors, je fis un vœu qui pourra vous paraître singulier : je me promis, si la mort ne voulait pas de moi, de me marier au sortir de l'hôpital, de créer une famille, d'avoir enfin un foyer à moi.

Je n'avais aucune liaison, notez bien, pas la plus petite bonne amie en vue, ne connaissant plus les filles de mon village. Et je me dis : la première qui se présente et qui veut de moi, fût-elle plus pauvre que Job et faite comme un épouvantail à moineau, fût-elle méchante comme le diable lui-même, je la prends pour femme.

Je pus quitter enfin l'hôpital, et une saison, que les médecins m'envoyèrent faire à Lavey-Bains, acheva de me guérir. Alors, ayant assez de ma vie errante, et décidé à rester désormais au pays et à me vouer à l'agriculture, je rentra à Lausanne, et je m'acheminai de là vers mon village. C'était par une claire journée de printemps. Il y avait eu à Lausanne un concours de bétail. Un campagnard ramenait des taurillons qui portaient, entre leurs cornes enrubannées, l'écusson vert et blanc

annonçant qu'ils avaient été primés. Nous fîmes route ensemble.

Comme nous arrivions au contour que vous voyez là, près de la haie — et l'ancien chemin — me montra l'endroit du bout de son bâton — je vis venir à nous une jeune paysanne. Elle s'arrêta pour admirer les taureaux et félicita leur maître de leur succès. Moi, qui n'ai pas la langue dans ma poche, je lâchai une petite gauleserie, si bien que mon compagnon, une fois que nous nous fûmes éloignés de la jeune fille, crut de son devoir de me tancer un peu.

Bon ! me dis-je, en pensant à cette jeunesse, si elle s'est effarouchée, celle-là ne sera pas pour toi ! Or le lendemain, savez-vous qui je rencontre de nouveau ?... la même fille au même endroit. « Si vous courez ainsi après moi, je me plaindrai à ma mère, lui déclarai-je. » Elle ne répondit rien, mais sourit. Trois semaines plus tard, nous étions mari et femme. Aujourd'hui, nous avons une nichée d'enfants. Et comme leur mère est un brave cœur de femme, qui n'a pas peur de l'ouvrage, nous possédons maintenant, nous qui étions tous deux pauvres comme des rats en nous mariant, une jolie petite propriété que nous arrondissons d'année en année... Mais, je jase, je jase ! j'oublie que j'ai encore trois chars de foin à rentrer... A vous revoir !

Et le brave homme allongea le pas et fut bientôt hors de vue. V. F.

Doux privilèges de l'oisiveté.

Combien peut-on écrire de mots avec un crayon ordinaire ? s'est demandé un Anglais.

Il se mit donc à l'œuvre. Pour rendre son travail plus attrayant, il copia un des meilleurs romans de Walter Scott, *Ivanhoe*. Au 95,608^e mot, il dut s'arrêter, le bout de crayon restant dans sa main, étant trop petit pour continuer.

Un jeune scribe allemand, qui s'était intéressé au tour de force, voulut faire mieux encore. Il vint de réussir à copier, avec un crayon ordinaire à mine de plomb, plus de quatre cent mille mots. Il a dû, pour cette besogne, tailler cinquante-neuf fois son crayon. Heureux mortels, qui n'avez rien de mieux à faire !

Dou que volliont sè bogni.

Tonaire, coumeint cein fressassivè bin ti stâo dzo passâ ! M'einlêvine, s'on arâi pas fremâ que y'avâi trai à quatro sêlâo dè plliè ! S'on restâvè quie dévant, on êtâi astout tot ein nadze, la tsemise vo depourâvè su lo casaquin et, po cheintre on pou lo frais, on êtâi d'obedzi d'allâ sè reduire à la cava io on êtâi rein dè mi !

L'est adon que fasai bon allâ sè bogni âo lé ! assebin failai vaire quinna muta y'ein avâi que tracivant per Outsy po sè plliondzi et nadzotâ 'na vouarbetta ! L'est cein que vo fâ dâo bin quand on a dinse tant chà et que cein vo baillè on appéit, mé z'amis ! qu'ein après on devourerâi prâo tot solet on jambon dè dévant avoué lo mandze et la couenna.

Mâ, n'est pas lo tot que d'allâ sè bogni ! Quand vo z'itès pè Cor, on pou pe levè qu'Outsy, s'agit pas dè sè dévèti tant qu'à la tsemise et fère piaffe ! dein l'êdhie, coumeint dâi renailles ! na ! kâ cein est défeindu, mâ faut einfelâ dâi z'espèces dè petites tsausses que n'ont quasu min dè canons, que n'ont min dè bottons, ni dè breintallès et qu'on lâo dit dâi catses. L'est la municipalité d'Outsy qu'a cein dècidâ.

Et malheu à cé que sè laisserâi accrotsi sein cliâo braiettès ! Ya dâi gâpions que sont catsi pè derrai ti lè z'âdzo, que lâo tracéront dessus et que lè trainéront âo pousto.